CONFESSION

D'UN MEMBRE DU CLERGÉ,

LEQUEL fut fessé, & demanda pardon hier au TIERS, dans le Palais-Royal.

JE viens, le cœur humilié & le corps contrit, faire au public une confession que la satisfaction a déjà précédée. Il ne me suffit pas de l'absolution de l'archevêque *des Bons-Hommes*, si je n'ai pas la vôtre. J'abjure les calomnies vomies contre l'ordre respectable du tiers. On l'accusoit d'ébranler les bases sacrées de la religion; eh, messieurs! je puis vous assurer qu'il en est le plus rude défenseur, il ramene l'antique discipline des canons; &, comme dans la primitive église, on expie aujourd'hui ses forfaits par une pénitence publique; j'ai l'honneur d'avoir le premier ouvert cette salutaire carriere, honneur qu'ambitionne, dit-on, un prélat illustre. Puisse, messieurs, l'efficacité de vos moyens, frapper d'une salutaire conversion les membres récalcitrans de la chambre soi-

disant ecclésiastique, & des prédicateurs pieux de Versailles, auxquels je souhaite, pour leurs péchés, l'imposition de vos mains !

Je m'accuse d'abord d'avoir été à ce malignement promu par instigation diabolique & mouvement de vanité très-mal placé, voulant plaire à monseigneur l'évêque de....., duquel j'ai l'honneur d'être bâtard. Ingrat! ai-je pu blasphêmer ainsi le tiers-état? Ai-je pu insulter ainsi à la mémoire de ma très-vertueuse & très-honorée mere. Elle balayoit l'antichambre de monseigneur; elle plut; &, quittant le balai, elle devint dépositaire du bâton pastoral. Hélas! monseigneur, si vous dites du mal du tiers, au moins vous lui voulûtes du bien; j'en suis la preuve. On se ressent toujours de ceux qui nous ont donné l'être: j'eus donc un caractere métis, c'est-à-dire fier & facile: mon pere me passa son orgueil, & j'eus la facilité de madame ma mere. *Inde mali labes.* Monseigneur Dil...., que j'avois connu au séminaire, & avec qui j'avois fait mes licences, sachant d'ailleurs que j'appartenois à l'épiscopat, voulut faire de moi comme de l'âne de la fable; la trompette des droits épiscopaux. Il me prouva, par la promesse



d'un bénéfice, que ces droits étoient bons: je trafiquai de mon ame & de ma raiſon.

Je m'accuſe, en ſecond lieu, d'avoir étouffé ſouvent les bons mouvemens de ma conſcience : j'avois reçu une lettre très-ſenſée de madame ma chere mere, qui m'exhortoit à défendre le parti dans le ſein duquel j'avois pris naiſſance. Je ſentois bien qu'elle avoit raiſon, mais il me ſembloit que le bénéfice l'avoit plus qu'elle : j'avois d'ailleurs donné hypotheque ſur ce bénéfice à une veſtale du Palais-Royal. O ſouvenir amer ! J'allois oublier dans ſes bras tous mes remords, lorſque j'entendis retentir à mes oreilles des principes dont la bonté tendoit ſur-tout à me faire perdre le bien de l'égliſe, qui la rend ſi chere à mon cœur. Quels principes, grands dieux ! des principes qui ramenoient à leur juſte valeur les illuſtres croſſés ; des principes qui les rendroient à la ſimplicité évangélique, qui les feroient aller à pied comme Jeſus & les Apôtres, qui leur feroient rendre à Céſar ce qui appartient à Céſar. J'eus l'impertinence de les trouver mauvais, & l'impertinence plus grande de le dire. J'en fus puni, vous le ſavez, meſſieurs ; je le ſais mieux

encore. Cependant, je dois l'obſerver, je comptois rendre à l'état une partie de l'argent ſacré que j'obtenois ſi dignement ; je devois le verſer dans le ſein de mes concitoyennes ; je devois le répandre dans celui de la veuve & de l'orpheline.

J'en reviens aux griefs dont la révélation coûte le plus à mon amour-propre ; & que par conſéquent j'ai gardé pour les derniers. *Je m'accuſe donc de bêtiſe.* Mon ſaint protecteur, ruiné complettement, venoit de fuir en Irlande, & alloit groſſir la foule des illuſtres banqueroutiers. Criblé de dettes, & diſant qu'il n'emportoit avec lui que ſa v.... ertu, il emportoit réellement, outre les biens de l'égliſe, ceux d'un grand nombre de particuliers, & mon bénéfice ſe trouvoit dans le bagage. Je fus donc méchant ſans intérêt, ſans raiſon. *Premiere bêtiſe.* J'avois enſuite ſous les yeux tous les traits dont l'indignation publique flétriſſoit ces miniſtres impies, déſerteurs de leurs freres & apoſtats du culte qui preſcrit la concorde. La plus ſaine & la plus nombreuſe partie de ce clergé leur donnoit un illuſtre exemple : la patrie applaudiſſoit ; je fermai mon oreille & mon cœur à ces acclamations ;

& du sein de la poussiere ; appui malheureux d'un parti proscrit, & qui méritoit de l'être, je blasphêmai. *Seconde bêtise.* Je pensai me mettre à couvert sous l'épée de la noblesse : elle devoit s'unir à la crosse ; mais le fer brillant ne servit pas plus que la crosse dorée. On ne peut avoir contre sa patrie que le courage de l'imbécillité, & la rodomontade de la foiblesse. Que pouvoit contre l'ascendant impétueux de tout un peuple la mutinerie de quelques grands : le ver luisant n'est toujours qu'un ver ; & voilà cependant sur qui je comptai. *Troisieme bêtise.* Je crus qu'un roi naturellement bon pouvoit devenir despote par caractere ; que les maximes asiatiques gouverneroient le peuple le plus éclairé de l'Europe : je crus que le temps des lumieres & de l'ordre n'étoit pas arrivé ; que le triste cahos alloit durer encore. *Quatrieme bêtise.* J'espérai qu'on enchaîneroit la fermeté noble & héroïque de vos députés : j'espérai que la mine qu'une vile cabale plaçoit sous les pieds du génie tutélaire de la France, enséveliroit lui, ses projets & le bonheur public. J'étois le hibou qui ose fixer un aigle. *Autre bêtise.* J'en demande pardon à

Dieu, que j'ai offenſé par un ſot orgueil, & en ſortant des bornes de la modération évangélique.

J'en demande pardon à l'égliſe, à qui j'ai prêté l'impertinence de mes ſentiments; ſentiments qui, comme on le voit aujourd'hui, ne ſont pas les ſiens. L'égliſe eſt rentrée dans le ſein du tiers & du ſalut.

J'en demande pardon à la patrie, envers qui je fus traitreux & félon.

J'en demande pardon à mon roi, à ce roi bon & généreux, qui fait toujours le bien quand il ne ſuit que les mouvements de ſon cœur, & que la patrie remercie d'avoir repouſſé de coupables inſtigateurs pour lui rendre ſon pere. Ce noble retour les honore l'un & l'autre.

Et vous, Meſſieurs du tiers, ah! pour la ſeconde fois, pardon. Et toi, grand homme, dieu de mon pays, toi vers qui tous les yeux, toutes les mains, tous les cœurs ſont tendus; toi que la patrie va décorer d'une couronne civique; toi qui, préſentant aux orages un front inaltérable, une ame pure & tranquille, ne veille, ne reſpire que pour nous; toi que la France deſireroit avoir vu naître, & qu'elle adopte pour ſon premier ci-

toyen : bienfaiteur d'un grand empire, Necker ! immortel Necker ! je te demande pardon.

Je finis en vous priant, ô respectable tiers ! de me recevoir dans votre sein. Je sens trop qu'il faut toujours revenir à vous. Vous m'avez infligé une juste correction : je m'humilie, je vous recommande mes confreres ; ayez toujours autant d'énergie que de raison, unissez toujours la fermeté à la justice : conservez & vengez les droits de la nature, de l'humanité & de la liberté. Vous m'avez fait rougir de moi-même ; je vous dois un dur & salutaire avertissement : je vous remercie : je l'avois mérité........ *Meâ culpâ, meâ culpâ, meâ maximâ culpâ.*

